

Plusieurs Sulpiciens sont arrivés ces jours derniers à Montréal, pour occuper les postes suivants :

MM. Rouanard et Mare, au grand séminaire ; MM. Hébert et Gauthier, au collège ; M. Mare, attaché à Notre-Dame.

MM. Dupré et Denis, du collège, sont de retour de France où ils étaient allés passer les vacances.

---

## Lettre d'un missionnaire O. M. I.

J. M. J.

Athabaska, le 4 juillet 1888.

A Sa Grandeur Monseigneur Clut, à Montréal.

*Monseigneur et bien-aimé Père,*

Nous avons reçu vos bonnes lettres ; mais hélas ! avec la joie elles nous ont aussi apporté la tristesse, car on préparait déjà tout pour faire à Votre Grandeur une réception telle que le Nord n'en avait encore jamais vue, et voilà que nous apprenons que votre retour au milieu de nous a été ajourné à l'année prochaine. Enfin, puisque Dieu l'a voulu, nous disons : *Domine, non nostra voluntas, sed tua fiat !* Comme compensation, il nous envoie le révérend père Grouard qui vient s'établir à la Nativité, comme supérieur de la mission. Je ne le connais pas personnellement, mais on en dit tant de bien que je bénis d'avance le ciel de nous placer sous une si précieuse direction.

Que de pénibles nouvelles à vous apprendre, Monseigneur ; on peut dire même sans exagération que cette année figurera certainement comme une des plus désastreuses entre toutes dans les annales d'Athabaska ; car si vous vous en souvenez, dans ma dernière lettre, je vous signalais les dégâts causés par les tempêtes de l'automne passé, et qui, en brisant la glace, après la pose des filets à l'eau, avait mis notre matériel de pêche hors de service. A force de travail et d'industrie, on était parvenu cependant à le remonter assez bien, mais ces premiers accidents n'étaient encore qu'un prélude aux malheurs beaucoup plus graves qui devaient les suivre bientôt. C'est la famine qui a failli exterminer une grande partie de nos pauvres sauvages.

Dès le mois de novembre, ils commencèrent à arriver ici par bandes de deux, trois et quatre familles, tellement amaigris et épuisés par la faim, qu'ils pouvaient à peine se traîner. Plus d'une fois on les avait vus disputer aux chiens la dégoûtante curée qu'on versait dans leur auge, c'était à fendre le cœur. Nous les soulagions sans doute dans la mesure que le comportait la modicité de nos ressources, mais ne vivant nous-mêmes pour ainsi dire qu'au jour le jour, ayant tous nos orphelins sur les bras, et menacés tous de manquer du nécessaire, que pouvions-nous faire en face d'un si grand nombre de nécessiteux, tous aussi